

LA MENTEUSE

Conte, par Alphonse Daudet.

Je n'ai aimé qu'une femme dans ma vie, nous disait un jour le peintre D.... J'ai passé avec elle cinq ans de parfait bonheur, de joies tranquilles et fécondes. Je peux dire que je lui dois ma célébrité d'aujourd'hui, tellement à ses côtés le travail m'était facile, l'inspiration naturelle. Dès que je l'eus reconstruite, il me sembla qu'elle était devenue de puis toujours. Sa beauté, son caractère répondaient à tous mes rêves. Cette femme ne m'a jamais quitté; elle est morte chez moi, dans mes bras, en m'aimant... Eh bien, quand je pense à elle, c'est avec colère. Si je cherche à me la représenter telle que je l'ai vue pendant cinq ans, dans tout le rayonnement de l'amour, avec sa grande taille plénière, sa pâleur dorée, ses traits de jive d'Orient, réguliers et fins dans la bonfiance légère du visage, son parler lent, velouté comme son regard, si je cherche à donner un corps à cette vision délicieuse, c'est pour mieux lui dire: "Je te haïs!"

Elle s'appelait Ottilie. Dans la maison amie où nous nous étions rencontrés, on la connaissait sous le nom de Mme Deloche, et on la disait veuve d'un capitaine au long cours. En effet, elle paraissait avoir beaucoup voyagé. En causant, il lui arrivait de dire tout à coup: "Quand j'étais à Tampico..." ou bien: "une fois dans le rade de Valparaiso..." A part cela, rien dans son allure, dans son langage, ne sentait la vie nomade, rien ne trahissait le désordre, la précipitation des prompts départs et des brusques arrivées.

Elle était Parisienne, s'habillait avec un goût parfait, sans aucune de ces barnoies, de ces "sarapés" excentriques qui font reconnaître les femmes d'officiers et de marins perpétuellement en tenue de voyage.

Quand je sus que l'aimais, ma première, ma seule idée fut de la demander en mariage. Quelqu'un lui parla pour moi. Elle répondit simplement qu'elle ne se remarierait jamais. J'étais désolé de la voir; et comme ma pensée était trop atteinte, trop occupée pour me permettre le moindre travail, je résolus de voyager. Je faisais mes préparatifs de départ lorsque, un matin, dans mon appartement me, parmi l'engorgement des meubles ouverts et des malles éparées, je vis à ma grande stupeur entrer Mme Deloche.

"Pourquoi partez-vous ? me dit-elle d'un ton sec. Parce que vous m'aimez ? Moi aussi, je vous aime..." Seulement (ici sa voix trembla un peu) seulement, je suis mariée." Et elle me raconta son histoire.

Tout un roman d'amour et d'abandon. Son mari avait, la frappe. Ils s'étaient séparés au bout de trois ans. Sa famille, dont elle semblait être fière, occupait une haute situation à Paris, mais depuis son mariage on ne voulait plus la recevoir. Elle était nièce du grand rabbin. Sa sœur, veuve d'un officier supérieur, avait épousé en secondes noces le garde-général de la forêt de Saint-Germain. Quant à elle, ruinée par son mari, elle avait heureusement gardé d'une éducation première complète et très soignée des talents dont elle se faisait une ressource. Elle donnait des leçons de piano dans des maisons riches, à l'abbaye d'Antin, au boulevard Saint-Honoré, et gagnait largement sa vie...

L'hôte était touchante, mais un peu longue, pleine de ces jolies redites, de ces incidents interminables qui embroussaillent les discussions féminines. Ainsi elle plusieurs fois à la raconter. J'avais loupé, avenue de l'Impératrice, entre des rues silencieuses et des pelouses tranquilles, une petite maison pour nous deux. J'avais passé là un an à l'écouter, à la regarder, sans songer au travail. Ce fut elle la première qui me renvoya à mon atelier, et je ne pus pas l'empêcher de reprendre ses leçons. Cette dignité de sa vie, dont elle avait son air, me touchait beaucoup. J'admirais cette âme fière, tout en me sentant un peu humilié devant sa volonté formelle de ne rien devoir qu'à son travail. Toute la journée nous étions donc séparés, et réunis seulement le soir à la petite maison. Avec quel bonheur je rentrais chez moi, si impatient lorsqu'il me tardait à venir et si joyeux quand je la trouvais là devant moi ! De ses courtes dans Paris elle me rapportait des bouquets, des fleurs rares. Souvent je la forçais d'accepter quelque cadeau, mais elle se disait en riant plus riche que moi, et le fait est que ses leçons devaient produire beaucoup, car elle s'habillait toujours avec une élégance sobre, et le soir, dans sa robe de chambre, elle avait des dents de satin et de jais.

rien de pénible, disait-elle. Toutes ses élèves, des filles de banquiers, d'agents de change, l'adoraient, la respectaient; et plus d'une fois elle me montra un bracelet, une bagne qu'on lui donnait en reconnaissance de ses soins.

Seulement, le dimanche elle partait pour Saint Germain voir sa sœur, la femme du garde-général, avec qui, depuis quel temps, elle avait fait sa paix. Je l'accompagnais à la gare. Elle revenait le soir même, et son vent, dans les longs jours, nous nous donnions rendez-vous à une station du parcours, au bord de l'eau, dans les bois. Elle me racontait sa visite, la bonne mine des enfants, l'air heureux du ménage. Cela me navrait pour elle, privée à jamais d'une vraie famille, et je redoublais de tendresse, afin de lui faire oublier cette position fautive, qui devait éprouver cruellement une âme de sa valeur.

Quel temps heureux de travail et de confiance ! Je ne soupçonnais rien. Tout ce qu'elle disait avait l'air si vrai si naturel. Je ne lui reprochais qu'une chose. Quelquefois en me parlant des maisons où elle allait, des familles de ses élèves, il lui venait une abondance de détails supposés. "Intrigues imaginaires" qu'elle inventait en dépit de tout. Moi qui aurais voulu méloigner du reste du monde pour vivre enfermé auprès d'elle, je la trouvais trop occupée de choses indifférentes. Mais je pouvais bien pardonner ce travers à une femme jeune et malheureuse, dont la vie avait été jusqu'à un roman triste sans dénouement probable.

Une seule fois, j'eus un soupçon, ou plutôt un pressentiment. Un dimanche soir elle ne rentra pas coucher. J'étais au désespoir. Que faire ? Aller à Saint-Germain ? Je pouvais la compromettre. Pourtant, après une nuit affreuse, j'étais décidé à partir lorsqu'elle arriva toute pâle, toute troublée. Sa sœur était malade; elle avait dû rester pour la soigner. Je crus ce qu'elle me disait, sans me méfier de ce flux de paroles débordant de la moindre question, nous tous l'idée principale sous une foule de détails inutiles, l'heure de l'arrivée, un employé très impoli, un retard du train. Deux ou trois fois dans la même semaine, elle retourna conclure à Saint-Germain; ensuite, la maladie finie, elle reprit sa vie régulière et tranquille.

Malheureusement, quelque temps après, ce fut son tour de tomber malade. Un jour, elle revint de ses leçons, tremblante, mouillée, fiévreuse. Une fluxion de poitrine se déclara, grave tout de suite, et bientôt — me dit le médecin irrévérencieux, j'eus une douleur folle, immense. Puis je me sentais plus qu'à lui rendre ses dernières heures plus douces. Cette famille qu'elle aimait tant, dont elle était si glorieuse, je la ramènerais à ce lit de mourante. Sans lui rien dire, j'écrivis d'abord à sa sœur, à Saint-Germain, et moi-même je courus chez son oncle le grand rabbin. Je ne sais à quelle heure l'indue j'arrivai. Les grandes catastrophes bouleversèrent la vie jusqu'au fond, l'agitent dans ses moindres détails. Je crois que le brave rabbin était en train de dîner. Il vint tout effaré, me reçut dans l'antichambre.

"Monsieur, lui dis-je, il y a des moments où toutes les chaînes doivent se tordre..." Sa figure respectable se tourmentait vers moi, très étonnée. Je repris: "Votre nièce va mourir."

"Ma nièce?... Mais je n'ai pas de nièce; vous vous trompez." "Oh ! je vous en prie, monsieur, oubliez ces sottises racontées de famille..." Je vous parle de Mme Deloche, la femme du capitaine..." "Je ne connais pas de Mme Deloche..." Vous confondez mon enfant, je vous assure." Et, docilement, il me poussa vers la porte, me prenant pour un mystificateur ou pour un fou. Je devais avoir l'air bien étrange, en effet. Ce que j'apprenais était si inattendu, si terrible... Elle m'avait donc menti... Pourquoi ?... Tout à coup une idée me vint. Je me fis conduire à l'adresse d'une de ses élèves dont elle me parlait toujours, la fille d'un banquier très connu.

Mme Deloche ? "Ce n'est pas ici." "Oui, je sais bien... C'est une dame qui donne des leçons de piano à vos demoiselles." "Nous n'avons pas de demoiselles chez nous, pas même de piano..." Je ne sais pas ce que vous voulez dire." Et il me ferma la porte au nez avec humeur. Je n'allai pas plus loin dans mes recherches. J'étais sûr de trouver partout la même réponse et le même désappointement. En rentrant à notre pauvre petite maison, on me remit une lettre timbrée de Saint-Germain. Je l'ouvris, sachant d'avance ce qu'elle renfermait. Le garde-général lui non plus ne connaissait pas Mme Deloche. Il n'avait d'ailleurs ni femme ni enfant. Ce fut le dernier coup. Ainsi

pendant cinq ans chacune de ses paroles avait été un mensonge... Mille idées de jalousie me assaillirent à la fois; et follement, sans savoir ce que je faisais, j'entraï dans la chambre où elle était en train de mourir. Toutes les questions qui me tourmentaient tombèrent ensemble sur ce lit de douleur: "Qu'alliez-vous faire à Saint Germain le dimanche?... Chez qui passiez-vous vos journées?... Où avez-vous couché cette nuit-là?... Allons, répondez moi!" Et je me penchais sur elle, cherchant tout au fond de ses yeux encore fiévreux et beaux les réponses que j'attendais avec angoisse; mais elle resta muette, impassible.

Je repris en tremblant de rage: "Vous ne donniez pas de leçons, j'ai été partout. Personne ne vous connaît..." Alors, d'où venaient cet argent, ces dentelles, ces bijoux ? Elle me jeta un regard d'une tristesse horrible, et ce fut tout... Vraiment, j'aurais dû l'épargner, la laisser mourir en repos... Mais j'en avais trop aimé. La jalousie était plus forte que la pitié. Je continuai: "Toi m'as trompé pendant cinq ans. Tu m'as menti tous les jours, à toutes les heures..." Ta connaissance toute ma vie, et moi je ne savais rien de la tienne. Rien, pas même ton nom. Car il n'est pas à toi, n'est-ce pas ? ce nom que tu portes... Oh ! la menteuse, la menteuse ! Dire qu'elle va mourir, et que je ne sais de quel nom l'appeler..." Voyons, qui est-tu ? D'où viens-tu ? Quel est ce que tu es venue faire dans ma vie ?... Mais parle-moi donc ! Dis-moi quelque chose."

Efforté perdu ! Au lieu de me répondre, elle tourna péniblement la tête vers la muraille, comme si elle avait craint que son dernier regard me livrât son secret... Et c'est ainsi qu'elle est morte, la malheureuse ! Mor-te en se débrouant, menteuse jusqu'au bout.

Une algarade au Théâtre-Français AU DIX-HUITIEME SIECLE

Raconté par Alexandre Dumas.

Les récents incidents qui se sont produits dans la salle du Théâtre-Français donnent une saveur d'actualité à cette curieuse page, où Alexandre Dumas raconte, avec sa verve coutumière, une aventure de jeunesse de son père, le futur général Dumas, qui était, comme l'on sait, fils du marquis de la Pailleterie.

Le marquis de la Pailleterie avait été compagnon du duc de Richelieu, plus vieux que lui de quatorze ans, à l'époque où celui-ci, sous les ordres du marquis d'Asfeld, commandait une brigade au siège de Philippebourg; ce devait être en 1738. Mon grand-père était alors premier gentilhomme de M. le prince de Conti.

M. le duc de Richelieu était, comme on sait, du côté de son grand-père, qui se nommait "Vignerot", d'assez médiocre naissance. Il avait inutilement changé en d le / qui termine ce nom et invoque une origine anglaise pour dérocher les chercheurs de filiation. Les limiers héréditaires prétendaient que le sénéchal Vignerot avait un /, et non avec un d, était tout bonnement un joueur de luth, lequel avait séduit la nièce du grand cardinal, comme Abelard la nièce du chanoine Falbert, et qui, plus heureux qu'Abelard, étant resté au complet, l'avait épousée après l'avoir séduit.

Le maréchal, qui, au reste, à cette époque, n'était pas encore maréchal, Vignerot par son père, n'était Richelieu que par sa grand-mère; ce qui ne l'avait pas empêché d'épouser, en premières noces, mademoiselle de Noailles et, en secondes, mademoiselle de Guise, alliance, nous parlons de la dernière, alliance qui l'apparentait avec la maison impériale d'Autriche et la maison comtale du prince de Pont et du prince de Lixen.

Or, il arriva qu'un jour que le duc de Richelieu avait été de traquée, et que, selon son habitude, il se serait pas ménagé, il arriva, dit-on, qu'il revenait au camp avec son grand-père, et qu'il suivait la chassée, tout couvert de sang et de boue. M. le prince de Pont et de Lixen se promenaient sur cette même chassée; le duc, pressé de rentrer chez lui pour changer de tout, passa près d'eux au galop et en les saluant. "Oh ! oh ! dit le prince de Lixen, c'est vous, mon cousin ? Vous voilà bien coté; vous l'êtes un peu moins cependant, depuis que vous avez épousé ma cousine." M. de Richelieu arrêta court son cheval, mit pied à terre, invita son grand-père à se faire avant, et, s'avancant vers le prince de Lixen: "Monsieur, lui dit-il, vous m'avez fait l'honneur de m'adresser la parole."

"Oui, monsieur le duc, répondit le prince."

— Je puis, je crois même, avoir mal entendu ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire. Vous plairait-il de me répéter les mêmes paroles sans y changer une syllabe ?

Le prince de Lixen s'inclina en signe d'acquiescement et répéta mot pour mot la même phrase qu'il avait déjà prononcée.

Elle avait un tel caractère d'insolence, qu'il n'y avait pas d'arrangement possible. M. de Richelieu salua M. de Lixen et mit l'épée à la main. Le prince en fit autant.

Le prince de Pont se trouva naturellement le témoin de son frère le prince de Lixen, et son grand-père celui du duc de Richelieu.

Au bout d'une minute, M. de Richelieu passa son épée au travers du corps du prince de Lixen, lequel tomba roide mort entre les bras du prince de Pont.

Quarante cinq ans s'étaient écoulés depuis cet événement. M. de Richelieu, doyen des maréchaux de France, avait été nommé le président du tribunal du point d'honneur en 1781, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Il en avait donc quatre-vingt-sept quand arriva l'anecdote que nous allons raconter. Mon père avait vingt-deux ans.

Il se trouvait, un soir, en grand négligé, au théâtre de la Montanier, dans la loge d'une orléonaise fort belle et fort en réputation à cette époque. Soit à cause de la grande popularité de la dame, soit à cause de son uégligé, il se tenait sur le derrière de la loge.

Un musquetaire qui, de l'orchestre, avait reconnu la dame, se fit ouvrir la loge, et, sans demander autrement la permission, vint s'asseoir auprès d'elle et commença d'entamer la conversation.

— Pardon, monsieur, dit la dame l'interrompant aux premiers mots qu'il prononça, mais il me semble que vous ne remarquez pas assez que je ne suis pas seule.

— Et avec qui donc êtes-vous ? demanda le musquetaire.

— Mais avec monsieur, je pense, répliqua la dame en indiquant mon père.

— Oh ! pardon ! dit le jeune homme, je prenais monsieur pour votre laquais.

Cette insolence n'était pas plus tôt lâchée, qu'un impertinent musquetaire, lancé comme par une catapulte, allait tomber au milieu du parterre.

Cette chute, à laquelle personne ne s'attendait produisit un grand tumulte. Elle intéressait non seulement celui qui tombait, mais encore ceux sur qui il tombait.

Le parterre était debout à cette époque, et n'est, par conséquent, pas besoin de se lever; il se retourna, en poussant de grands cris, vers la loge d'où avait été lancé le musquetaire.

de la connétable l'avait salué lui-même, et ramena chez lui le délégué de MM. les maréchaux de France.

Celui-ci s'installa dans son appartement, sortant avec lui, ne le quittant pas plus que son ombre.

Trois jours après, mon père fut assigné à comparaître devant M. le duc de Richelieu, qui alors habitait le fameux pavillon de Hanovre.

On voit que les Parisiens avaient baptisé ainsi l'hôtel que M. de Richelieu avait fait bâtir au coin du boulevard et de la rue Louis-le-Grand, parce qu'il se tendait, et peut-être n'était-ce pas sans raison, que la guerre de Hanovre en avait fait le frais.

Mon père s'appela alors le comte de la Pailleterie; — nous dirons bientôt à quelle occasion il renoua à ce nom et à ce titre.

— Ce fut donc sous ce nom et sous ce titre que mon père fut annoncé chez le maréchal.

Ce nom éveilla un double souvenir dans l'esprit et dans le cœur du vainqueur de Mahon.

— Oh ! oh ! dit-il, en se relevant dans son fauteuil, sentez-vous par hasard le fils du marquis de la Pailleterie, un ancien ami à moi, qui fut pendant le siège de Philippebourg, mon témoin dans le duel où j'eus le malheur de tuer le prince de Lixen ?

— Oui, monseigneur.

— Alors, m'ieu, — c'était la manière du duc de Richelieu de prononcer le mot monseigneur — vous êtes le fils d'un brave gentilhomme, vous devez avoir raison; racontez-moi votre affaire.

Mon père raconta l'événement tel que nous venons de le raconter nous-même.

Il y avait, entre cette affaire et celle de M. de Richelieu avec son cousin une trop grande analogie pour que le maréchal n'en fût point frappé.

— Oh ! oh ! fit-il, et vous affirmez que cela s'est passé ainsi, m'ieu ?

— Sur ma foi de gentilhomme, monseigneur.

— Il vous faut une réparation, alors, et si vous voulez aujourd'hui m'accepter pour témoin, je serai enchanté de vous rendre à mon tour le service que m'ieu votre père m'a rendu, il y a tantôt quarante-six ou quarante-sept ans.

Lui, débordant d'enthousiasme, criait sa joie par tous les pores.

Elle, plus réservée, se montrait ravie... Le soir, il s'élevait les cheveux de sa jolie souveraine, il les nattait pour la nuit... Il s'agenouillait à ses pieds, comme devant une puissante idole... Il ne pouvait se résoudre à la quitter une minute.

Au bout d'un an, ma sœur aînée vint au monde, gracieuse et jolie comme notre mère. Fidèle à tous ses devoirs, la jeune mariée voulut se consacrer entièrement à la mignonne créature. Et comme, retenue au foyer par des liens si doux, elle ne pouvait plus guère aller dans le monde, mon père, insensiblement, prit l'habitude de sortir seul.

Il commença par aller quelquefois au spectacle, puis accepta quelques invitations à dîner, plus tard quelques soirées. Finalement il revint au cercle.

Avoué par son amour, absorbé par la tâche qu'elle s'était imposée, ma mère ne vit pas le danger qui se dressait — terrible — devant l'édifice fragile de son bonheur.

Elle eut un second bébé, moi; puis un troisième, ma sœur, Henriette.

Alors mon père perdit tout à fait le goût de la vie de famille. Il était toujours affectueux pour nous tous, mais il ne s'occupait plus aussi régulièrement de ses affaires.

Un vieil ami de mes grands-parents risqua gentiment quelques remontrances, mon père l'accueillit fort mal, accusant ouvertement ma mère de les avoir provoqués; et, tout à coup, rompan en visière avec son frère, il se fit un jour, un jour, noctambule, indifférent à son travail, buveur et emporté.

Il avait fondé une sorte de société théâtrale où tous ses amis participaient comme lui en amateurs. On y chantait les opéras du vieux répertoire, les costumes étaient magnifiques, l'orchestre excellent et les artistes valaient bien, ma foi, ceux de nos théâtres de province. Mon père avait une admirable voix de bariton qui lui valait des applaudissements enthousiastes.

Sur ces entrefaites, un jeune avocat du groupe — le ténor léger — épousa, au grand déplaisir de sa famille, une cantatrice dont il était depuis longtemps épris.

La Dornarina était belle, d'une beauté troublante, irresistible. Elle était froidement coquette, avide de plaisirs et d'adulations.

Ce fut une véritable bonne fortune pour la troupe en miniature et, soudain, la précieuse recrue devint l'étoile.

Séduit par sa grâce enchanteresse, par le charme de son doux langage où l'accent italien mettait un rythme caressant, mon père n'eut pas la moindre jalousie.

Il s'inclina devant la prima donna et partagea de grand cœur avec elle les lauriers qu'il était habitué à cueillir seul.

Le bruit de cet éclatant triomphe parvint jusqu'à la villa coquette où s'isolait ma mère. — Ma fille, lui dit un soir bonsoir maman (nous appelions ainsi mon aïeule paternelle), contiez-moi vos bébés; suivez un peu votre mari.

vance. Madame, je les ai vus monter en voiture avec des malles et des paquets.

— Une promenade, sans doute, Monsieur reviendra. Soupçons, dit ma mère.

Et pour ne pas attrister les deux fronts couronnés de cheveux blancs qui déjà se penchaient pleins de douleur et de honte, maman feignit de manger comme d'habitude.

Mon père ne rentra pas. Quand les fêtes furent passées, maître Cajot, le notaire de la famille, vint visiter ma mère, et, avec les plus grands ménagements, car il l'estimait profondément, l'admirait de tout cœur et la plainait de même; il lui annonça que le malheureux, égare par sa passion coupable, avait réalisé tous les capitaux possibles et s'était enfui nous laissant à peu près ruinés...

— Depuis longtemps, je m'occupe de la fabrique, répondit ma mère avec dignité... j'essaierai de relever la maison. Le travail est un devoir. C'est aussi une consolation.

Ce que ma mère ne disait pas, c'est qu'on avait emporté ses bijoux, ses précieux bijoux toujours chèrement portés par quatre générations de femmes vertueuses, pour orner les oreilles, le cou, les bras, les mains de sa rivale...

La Noël de l'année suivante fut pour nous un triste anniversaire. Le mari de la "chanteuse" avait disparu. On le croyait en Amérique. Marguerite avait bien préparé un menu exquis. Bonne maman avait pétri de ses mains encore belles et très soignées un gâteau délicieux... Mais le souvenir du coupable planait au-dessus de la table, autour de laquelle se groupaient, silencieux, trois femmes et trois enfants.

Un autre Noël vint, plus triste encore. Il neigeait. Le vent gémissait lamentablement sa plainte lugubre. Ma mère avait pris le deuil. Ses beaux yeux n'avaient plus de gaieté; ses joues s'étaient creusées.

Mes deux grand-mères s'efforçaient par leurs soins et leurs caresses de consoler l'inconsolable épouse.

Ma sœur aînée et moi nous avions à peu près oublié notre père, dont on ne parlait jamais devant nous... Tout à coup, la sonnette retentit.

— Qui est là ? cria Marguerite qui n'aurait pas volontiers l'ouvrir, la nuit tombée.

Un soupir étouffé fut la réponse.

— Ouvrez, dit ma mère.

Marguerite obéit.

— Alors, un homme apparut sur le seuil. Derrière lui, l'ombre noire de la cour faisait un repoussoir à sa beauté merveilleuse et de sinistère en clair sa haute silhouette.

LE PARDON CONTE DE NOEL

SOIXANTE-CINQ fois j'ai vu se consumer dans l'âtre la grosse bûche de Noël ! Et, malgré les merveilleux perfectionnements de vos appareils de chauffage moderne, jamais je ne renoncerais à mon joi feu clair.

La cendre argente fait un lit moelleux et doux comme un lit de duvet. Impalpable elle s'envole, tournoie, flotte et s'éparpille en fine poussière, estompant d'une ombre grise les marbres des cheminées, des consoles et l'ordres des cadres...

Parfois le bois crépite. Des myriades d'étincelles jaillissent, lumineuses, dansantes, se livrent à des sarabandes capricieuses et viennent mourir sur le pare-feu de cuivre étincelant.

Devant les ardeutes braises ou devant la grande flambée rose et bleue qui s'élève avec un ronronnement sonore, harmonieux et gai, chacun rêve et sourit; l'enfant chauffe ses menottes inhabiles et potelées; la jeune fille voit se dessiner des ombres radieuses; la maman de vingt ans berce en chantant son nouveauté, toute baignée de la lumière incandescente du foyer. Les vieillards évoquent le passé déjà lointin, le cher souvenir des gens et des choses disparus que le temps embrume d'un poétique nua.

Souvent j'ai médité du mariage devant ma haute cheminée de marbre noir veiné de vert... et jamais je n'ai pu me résoudre à lier mon sort à celui d'une femme. Non que je n'aie pas éprouvé comme tout le monde le désir ardent des caresses permises, mais parce que je n'ai pu rencontrer autour de moi un ménage vraiment heureux.

Il y a de bons mariages, il n'en est pas d'excellents, a dit je ne sais plus quel écrivain célèbre. Et, franchement, je suis de son avis.

Ma mère, par exemple, est entrée en ménage avec toutes les conditions requises pour jouer du plus parfait bonheur.

Elle était belle, riche, instruite, laborieuse, bien portante et gai.

Mon père passait à bon droit pour le plus magnifique parti de la ville.

Ces deux êtres, si bien faits pour s'entendre, s'aimèrent dès leur première rencontre. Ce fut un coup de foudre, et leur idylle finit en mariage d'inclination.

— Comment, vous allez me suivre ?

— Où, monsieur.

— Partout où j'irai ?

— Partout.

— Même chez madame ?

PENSEES

Les femmes ne sont bones observatrices qu'en vue d'un résultat précis.

Au théâtre, les questions sociales ne sont intéressantes pour le dramaturge que si elles sont pratiquement insolubles: une question, en se résolvant, tue la pièce qu'elle avait fait naître.

Un des plus sârs moyens de durer, pour un gouvernement, c'est d'accumuler tant de fautes que nul ne veuille, en lui succédant, risquer d'en supporter les suites.

Quand on pénètre dans la vie intime de Napoléon Ier, on est frappé de voir qu'il fut un bourgeois qui n'avait jamais le temps.

L'indulgence qu'on a souvent pour ses ennemis n'est pas à vrai dire, en leur faveur: elle est plutôt contre eux car les honnêtes gens qui se résistent, eux aussi, partiellement malheureux, n'ont pas le pouvoir.